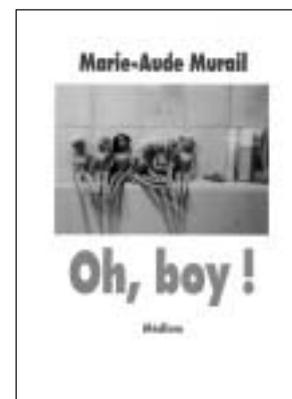


Une lecture de *Oh, boy !*,



un roman de Marie-Aude Murail*

par Yves Ballanger*

Comment le texte littéraire met-il en scène le « roman familial » que décrivent les psychanalystes ? En quoi l'analyse d'un roman, exemplaire à cet égard, permet-il aux éducateurs de prendre conscience de leur propre implication dans ce processus ? En proposant une lecture de *Oh, boy !* telle qu'il l'a menée avec de futurs éducateurs spécialisés, sous-tendue par ces questions, Yves Ballanger explore la possibilité de s'appuyer sur la littérature de jeunesse pour enrichir la formation des acteurs éducatifs.

« *C*ar tel est le mérite du récit littéraire : il ne dit pas tout et, en ses interstices et ses ambiguïtés, il autorise le lecteur à parler de lui, voire à évoquer pudiquement la part la plus secrète de lui-même. Mais il en dit toutefois suffisamment pour résister à la capture totale par notre imaginaire et nous relie ainsi à d'autres humains, en un mouvement d'objectivation qui esquisse déjà une forme d'universalité. » (Philippe Meirieu¹)

Dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation, nous avons affaire à « l'incertitude des métiers de l'humain », ces métiers que Freud lui-même disait relever de l'impossible. S'aventurer dans une telle incertitude, aussi glorieuse soit-elle, nécessite des espaces où elle peut se mettre en scène. La littérature, affirme Philippe Meirieu, a le pouvoir d'ouvrir de tels espaces en transposant dans la fiction la complexité de l'expérience humaine. Elle peut alors devenir un outil privilégié de formation à la relation éducateur-éduqué.

*L'École des loisirs, Paris, 2000.

* Yves Ballanger est formateur à l'Institut Régional de Travail Social de Paris-Île de France.

C'est ce que Marie-Louise Vardelle et moi-même, tous deux formateurs en institut de travail social, avons expérimenté avec de futurs éducateurs spécialisés. Notre choix s'est porté sur la littérature dite « de jeunesse » ; laquelle romance pour une grande part des histoires familiales que les travailleurs sociaux ont à connaître dans l'exercice de leur métier. *Oh, boy !* fut l'un des romans retenus.

L'éducateur, fils du roman...

« Une fois dans la rue, Laurence se dit qu'elle avait peut-être de la chance de n'avoir ni enfants, ni frères, ni sœurs. Au moins, une plaque de chocolat, on en voit clairement le début et la fin ; tandis que les histoires de famille... » (p.67). Laurence Deschamps est juge des tutelles ; et elle a pour caractéristique de « carbu- rer » au chocolat noir « Du Nestlé 52% de cacao, amer et doux, fondant et râpeux » (p.21), surtout lorsque les dossiers dont elle a la charge s'avèrent ardues. Et celui des enfants Morlevent l'est tout particulièrement.

Ils sont trois – Siméon le surdoué (à 14 ans, il est en terminale), Morgane la binoclarde (8 ans) et Venise (5 ans) tout aussi rose et blonde que ses poupées Barbie –, qui découvrent soudain qu'ils sont sans parents. Leur mère vient de mourir et leur père a disparu depuis longtemps. Mais la fratrie a fait le « jurement » de ne jamais se séparer et de tout faire pour éviter le placement en foyer. Se souvenant tout à coup que leur père a eu des enfants d'un premier mariage, les trois Morlevent décident de se mettre en quête de ces demi-frères qui pourraient leur servir de nouvelle famille, quête qui va s'apparenter à un conte de Noël (le roman se

situe fin décembre) avec ses épreuves et son chapitre 13 « qui n'existe pas pour ne pas porter la poisse aux Morlevent ».

Histoires de famille

Ce que Laurence Deschamps ne réalise pas, ou se garde bien de réaliser, c'est que c'est justement parce qu'elles sont sans fin que les histoires de famille sont bien meilleures que le chocolat. La littérature en est la preuve permanente, ainsi que le démontre Marthe Robert dans son essai *Roman des origines, origine du roman*². En s'interrogeant sur les sources de la création romanesque, Marthe Robert explore ce que Freud appelle le roman familial, cette histoire que se raconte chaque enfant lorsqu'en grandissant il découvre que ses parents sont bien loin de l'image idéalisée qu'il s'en faisait. Il en vient alors à imaginer que ces parents-là ne sont pas réellement les siens, que ce sont des étrangers qui l'ont recueilli et élevé. Et il finit par « se regarder comme un enfant trouvé, ou adopté, auquel sa vraie famille, royale, bien entendu, ou noble, ou puissante en quelque façon, se révélera un jour avec éclat, pour le mettre enfin à son rang »³.

Dans le roman de Marie-Aude Murail, la dévalorisation des figures parentales va jusqu'à les faire disparaître : le père, « ce salaud », a abandonné le foyer familial et aucun des enfants ne songe à le rechercher ; la mère, « dépressive », s'est suicidée (et de quelle manière, en avalant du détergent à vaisselle ; du « Décap four » dira l'un des enfants, par allusion sans doute au nom de jeune fille de la mère : Catherine Dufour !). Dès lors, rien ne s'oppose au désir de nos trois héros : s'inventer une autre famille. Et, c'est tout naturellement que Venise, entendant

Siméon parler de demi-frères à qui l'on pourrait confier leur « garde », voit « sortir de terre des jeunes gens brandissant l'épée : la garde des Morlevent » (p.13). Puis, lorsqu'elle fait la connaissance de son demi-frère, Barthélemy, elle en fait un prince charmant en l'appelant Balthazar, du nom d'un des rois mages de Noël : d'ailleurs, la boucle d'oreille que porte Barthélemy et son teint bronzé en plein mois de décembre n'autorisent-ils pas cette identification ? Quant à l'autre demi-sœur, Josiane, la femme des beaux quartiers qui n'a pu avoir d'enfants, n'est-elle pas prête à adopter la blonde princesse et à lui offrir avec son mari une famille parfaite ?

Le plus extraordinaire, c'est que les enfants vont convaincre une assistante sociale, Bénédicte Horau, et la juge Laurence Deschamps de prendre part à leur quête. Au prime abord, l'une et l'autre n'ont rien de personnages romanesques. Bien au contraire, elles offrent l'image de professionnelles rigoureuses et efficaces, un tantinet autoritaires. « Ça y est, les enfants, dit-elle, tout essoufflée par ses démarches, j'ai une solution » (p.14) : c'est ainsi que Bénédicte Horau débarque pour la première fois chez les enfants Morlevent. « Solution » est d'ailleurs le mot favori de notre assistante sociale. En l'occurrence, la solution, c'est évidemment le foyer. Pourtant, contre toute attente, Bénédicte Horau se laissera fléchir par la revendication des enfants qui donnent leur accord pour un placement provisoire contre une promesse de recherche des demi-frères. Mieux, elle plaidera le bien-fondé de cette recherche auprès de la juge des tutelles. À son tour, Laurence Deschamps se laissera toucher par le discours de l'assistante sociale, à tel

point qu'avant même de rencontrer le troublant Siméon, elle l'imagine en « bel adolescent farouche » et se voit déjà « veiller sur un jeune surdoué, l'aider à trouver son équilibre, le pousser dans la vie... » (p 23).

Tout éducateur sait bien que l'enfant qui lui est confié ne peut se réduire au contenu d'un dossier, à une étude de cas pour « réunion de synthèse », encore moins à un projet éducatif aussi abstrait que cohérent. Il sait que ce qui va être déterminant, c'est la rencontre même avec l'enfant. Et que cette rencontre ne va pas manquer de l'affecter et d'ébranler ses repères professionnels. Car, s'il a depuis longtemps « oublié » ses propres fables infantiles, l'enfant à ses côtés va les lui donner à relire à travers ses sollicitations – « Comme tout homme, tu es fils du roman » (dit Cioran cité par Marthe Robert⁴) – et l'inviter à entrer, tout comme l'assistante sociale et la juge des tutelles, dans un jeu entre imaginaire et réalité. « Les deux jeunes femmes échangent un sourire. Chacune à sa manière, elles prenaient à cœur le dossier Morlevent, ce qui les rapprochait. » (p.30).

L'aventure n'est pas sans danger : cela aussi, l'éducateur le sait qui reconnaît chez lui comme chez Laurence Deschamps cette « terrible fringale d'aimer que le chocolat n'apaisait pas tout à fait » (p.23) et dont l'enfant lui-même risque de faire les frais.

Les heurts avec le réel

Mais la fiction n'a cure ni des dangers ni d'éventuels dégâts. Bien au contraire, elle s'en nourrit. C'est là son intérêt. Elle permet au lecteur de vivre en toute impunité ce que la réalité sociale ne lui

autorise pas. C'est ainsi qu'avec *Oh, boy !* nous nous trouvons engagés dans une situation que l'on pourrait qualifier de professionnellement peu correcte. Comment imaginer deux personnes aussi responsables qu'une assistante sociale et une juge des tutelles se lancer en dépit du bon sens dans des démarches erratiques mais obstinées pour réaliser le vœu de trois enfants abandonnés : s'inventer une nouvelle famille ! Comme si elles se prenaient pour des fées ayant mission de retrouver les origines princières dont rêve la petite Venise. N'est-ce pas nous rappeler qu'au départ toute entreprise d'éducation est œuvre de fiction projetant pour l'enfant un avenir plus heureux que ne le laisse à penser le présent ?

Cependant, le roman familial ne va pas se dérouler de façon aussi idyllique. Car, pour tout bon auteur, et Marie-Aude Murail l'est, la fiction ne peut éviter les heurts avec la réalité. On songe là à ce mot de Lacan, à l'adresse d'un interlocuteur qui l'interrogeait sur le réel : « C'est toujours le heurt à quelque chose »⁵. Et ce quelque chose, dans l'œuvre romanesque comme « dans l'analyse, c'est toute une part du réel chez nos sujets qui nous échappe »⁶... et crée le suspense.

Le premier heurt, pour nos deux professionnelles, ce sera la rencontre avec le demi-frère et la demi-sœur. Lesquels se révéleront peu conformes aux attentes des uns et des autres. Du premier, Barthélemy « le roi mage », le moins qu'on puisse dire, c'est que non seulement il ne fait guère preuve de majesté, mais surtout qu'il ne présente pas vraiment de garanties matérielles et morales : qui oserait confier la tutelle de trois

enfants à un jeune homme de 26 ans, vaguement vendeur dans un magasin d'antiquités, et, « oh, boy ! », homosexuel plus préoccupé de ses conquêtes que de ses nouveaux frères ? Quant à la seconde, Josiane, le médecin des beaux quartiers, certes elle est en mesure avec son mari d'offrir un foyer modèle. Elle se propose d'ailleurs comme mère adoptive, mais seulement de la plus jeune des Morlevent : les deux autres sont déjà trop âgés pour répondre à son désir, longtemps frustré, de maternité !

Bénédicte Horau et Laurence Deschamps sont perplexes. Tout comme le sont les deux aînés Morlevent. Dès la première rencontre, Siméon se sent totalement désemparé devant l'inculture et l'infantilisme de Barthélemy. De son côté, Morgane, qui fut à l'initiative du « jurement », craint que le kidnapping affectif de Josiane à l'égard de la si mignonne Venise n'entraîne la dislocation de la fratrie. Cette perplexité va s'accroître avec la manifestation de la rivalité entre Barthélemy et Josiane. L'une stigmatisera l'autre : « Vous imaginez le modèle que c'est pour les enfants » (p.58) ; lequel ne demeurera pas en reste : « Josiane, elle avait demandé au Père Noël un mari, une télé avec un écran plasma, une villa à Deauville et une petite fille blonde. Le Père Noël n'a pas lu la liste jusqu'au bout » (p.62).

Cette rivalité met en péril jusqu'à la complicité professionnelle de l'assistante sociale et de la juge. « Parce que les bons sentiments, c'est sa patrie » (p.59), Bénédicte Horau est plus sensible aux arguments de Josiane. Laurence Deschamps, elle, prend le parti de Barthélemy. Comme Venise qui n'a d'yeux que pour son prince « pédésuel », elle ne semble guère résister au

charme et aux fossettes du jeune homme. Paradoxalement, c'est dans cette alliance de « bons sentiments » et d'« inclinations » que sera trouvé le compromis entre le désir des trois enfants et les contraintes de la réalité. La fratrie sera sauvegardée, mais sa garde sera partagée. Bénédicte Horau est suffisamment tolérante – « le droit à la différence, c'était [aussi] son catéchisme » (p.60) – pour accepter Barthélemy. Et Laurence Deschamps est suffisamment raisonnable pour passer outre ses préférences et juger de l'utilité d'une maman, même non idéale. À elles deux, elles incarnent ce jeu de valeurs sociales et de choix personnels qui opère chez tout éducateur appelé à composer avec le réel et à prendre la décision la moins mauvaise.

Les ruses du roman familial

Les heurts avec le réel, c'est aussi le dévoilement de la sexualité. Le roman de Marie-Aude Murail est « hypersex », pour reprendre l'autre formule favorite de Barthélemy. Il suffit de regarder Venise jouer aux accouplements plus ou moins scabreux de ses poupées, jeux qui ravissent Barthélemy mais inquiètent Josiane. Cette dernière fera d'ailleurs appel à une psychologue, laquelle trouvera on ne peut plus normale la curiosité de la fillette.

Selon Marthe Robert, cette curiosité sexuelle est au cœur des avatars du roman familial. Lorsque l'enfant vient à percevoir la différence des sexes et, par conséquent, les rôles distincts du père et de la mère dans sa propre genèse, il se voit contraint de remanier l'histoire de ses origines. Il lui devient difficile de mettre en doute le titre dont se prévaut sa mère. Mais celui de son père demeure sujet à caution. L'enfant va alors passer de la fiction de l'enfant trouvé à celle de

l'enfant bâtard, fiction dans laquelle les figures parentales se trouvent dissociées. La mère, coupable d'adultère, choisit de son piédestal pour devenir à la fois proche et triviale ; quant au père, il demeure inconnu, gardant ainsi son aura lointaine et noble.

On retrouve cette dissociation dans le roman des deux familles Morlevent. Les mères, que ce soit celle de nos trois héros ou que ce soit celle de Josiane et Barthélemy, seront présentées de façon sommaire, signe de leur trivialité. Par contre, le père est lui tout à fait conforme à l'image de l'aventurier royal (même si de temps à autre est rappelée son irresponsabilité). Bien qu'invisible, il est très présent dans le souvenir (l'imagination ?) de ses enfants. « Grand, fort, bruyant. Et beau. Surtout beau. [...] c'était l'Homme. » (p 86), se souvient Josiane qui n'est pourtant que sa fille adoptive, car fille naturelle. « C'était son père lui déclamant le *Manifeste* de Karl Marx au coucher, son père nourrissant à la cuillère un bébé hérisson, son père jouant du piano au milieu de la nuit, son père marchant en équilibre sur le bord du balcon. Un funambule. Fantasque » (p.99), c'est ainsi qu'en parle Siméon, qui, lui, se demande si ce père est toujours vivant. Car, comme l'écrit Marthe Robert, « ce père royal et inconnu, cet éternel absent pourrait tout aussi bien ne pas exister, c'est un fantôme, un mort auquel on peut certes vouer un culte, mais aussi quelqu'un dont la place est vide et qu'il est tentant de remplacer... [et] si l'on pense que pour le régisseur inconscient qui assure l'arrangement du conte, tout rapprochement équivaut au rapprochement sexuel, toute absence à la mort et

toute suppression au meurtre »⁷, on comprend alors que le roman familial répond à une autre tâche, celle de dévoiler tout en l'éludant, le souhait œdipien de l'enfant : tuer le père, à la fois abhorré et idéalisé, pour posséder la mère, certes déçue, mais de ce fait devenue disponible.

A priori, dans notre roman, on ne trouve pas trace de ce motif. En raison de la quasi inexistence des mères, les enfants semblent à l'abri de l'épreuve œdipienne. Sauf peut-être Josiane en qui se mêlent fortement haine et amour envers le père : mariée, elle a gardé le nom de Morlevent, et d'une certaine façon, à travers son désir d'adoption de la dernière fille de son propre père, elle rêve de prendre la place de l'épouse auprès de lui.

Mais il est une figure féminine qui occupe dans l'histoire une place tout aussi importante qu'incongrue : la voisine de Barthélemy. Elle porte un nom bien lourd, celui d'Aimée, alors qu'elle n'est qu'une « pauvre naze qui se fait cogner par son mari » (p.48), dicit Barthélemy. Et si cette Aimée n'avait d'autre rôle auprès de son jeune voisin que celui de la mère convoitée ? Dans un premier temps, Barthélemy se sert d'elle comme d'une mère qui lui confie de temps à autre ses enfants pour les protéger des violences de son mari. Ainsi peut-il justifier auprès de son petit ami particulièrement soupçonneux la présence chez lui de Siméon et de ses sœurs. Il essaie ensuite de la faire passer pour sa compagne auprès des services judiciaires et sociaux, afin de cacher son homosexualité et de donner une image de normalité. En échange, il lui passe des recettes de cuisine à base de... témesta

pour rendre le mari inoffensif. Et il finira par intervenir plus directement lors d'une des scènes de violence où, en voulant protéger Aimée enceinte, il provoquera accidentellement (!) la mort du mari gênant. Ce qui n'aura d'autre conséquence, pour les deux voisins nullement inquiétés par la police, que celle de les « rapprocher » davantage : Barthélemy deviendra le « parrain » de la fille d'Aimée et celle-ci mettra à la disposition du jeune homme une chambre de son appartement pour un accueil plus confortable de ses demi-frère et sœurs...

En fait, dans ce récit typiquement œdipien mais qui maintient la morale sauve, Barthélemy et sa voisine ne sont que des doubles, des masques derrière lesquels se tiennent Siméon, qu'une transfusion sanguine fera « frère de sang » du premier, et cette autre mère si semblable dans son malheur au personnage d'Aimée. L'auteur emploie, ici, cette ruse propre au roman familial qui permet à son héros d'aller au bout de son désir sans véritablement le mettre au jour et donc sans risquer la moindre réprobation. C'est là le pouvoir inégalable de la fiction.

Il n'est pas de bon ton aujourd'hui, sous peine d'être soupçonné de tendances pédophiles, de parler de sexualité, voire d'érotisation, à propos de la relation éducative. Pourtant, quel éducateur pourrait prétendre que cette relation n'est pas l'objet des fantasmes infantiles tels que les définit la psychanalyse ? Laurence Deschamps en fera l'expérience avec Barthélemy, la « version œdipienne » de Siméon le surdoué. Venant s'ajouter à des conduites estimées équivoques à l'égard des enfants Morlevent, les péripéties du

jeune homme avec sa voisine donnent le tournis à la juge qui en perd ses repères et... sa « distance professionnelle ». À tel point que lors de l'une de leurs rencontres, « Bart » se permettra d'effleurer l'encolure en V du pull de la juge et d'y « longer vallons et précipice » (p.104). Ce qui tout de même lui vaudra une tape sur la main : une professionnelle ne peut être assimilée à la mère convoitée !

L'éducateur a pour fonction d'aider l'enfant à s'inscrire au mieux dans un environnement social et culturel donné. Cela ne peut se faire sans être amené à côtoyer le désir même de l'enfant, ses détours et ses ruses, ses risques de « folie et précipice » (selon l'intitulé du chapitre 7)... Comment alors garder suffisamment de clairvoyance pour avoir le réflexe du coup d'arrêt à temps et ne pas se laisser emporter par la fringale de son propre désir ?

Le mot de passe

Il est un autre personnage essentiel dans le roman. C'est le Professeur Nicolas Mauvoisin, chirurgien, qui entrera en scène lors de la découverte de la leucémie de Siméon. Cet homme imposant, « qui avait volontairement choisi un poste exposé où les victoires étaient précaires et les défaites cruelles » (p.110), va mettre toute son énergie à tenter de sauver le garçon de la mort. Et on le verra, dans ses relations avec la tribu Morlevent et en particulier avec Barthélemy (au charme duquel lui non plus ne restera pas insensible), aller bien au-delà de sa fonction médicale et prendre place dans le roman familial, au moment précisément où le « jurement » de la fratrie est en péril.

Siméon est cloué à l'hôpital, Venise « kidnappée » chez Josiane. Morgane se retrouve donc seule en foyer où elle se sent

« oubliée ». Pourtant c'est elle qui était à l'origine du serment, symbolisé par le mot de passe : « Les Morlevent ou la mort ». Ce mot de passe, il fallait à nouveau le préférer pour que survive la fratrie. Aussi Morgane va-t-elle le brandir auprès de la psychologue, Madame Chapiro, pour convaincre cette dernière d'organiser une réunion de tous les Morlevent.

On songe ici aux premiers écrits de Lacan relatifs au Symbolique, dans lesquels il est fait référence au mot de passe. Le langage, nous rappelle Lacan, ne se réduit pas à une fonction de désignation. Il a aussi une « fonction inter-humaine ». C'est cette fonction qu'illustre le mot de passe dont la spécificité est justement d'être choisi de façon tout à fait indépendante de sa signification : « On ne peut nier que le mot de passe ait les vertus les plus précieuses, puisqu'il sert tout simplement à éviter d'être tué. [...] Né entre ces animaux féroces qu'ont dû être les hommes primitifs – à en juger d'après les hommes modernes, ce n'est pas si invraisemblable –, le mot de passe est ce grâce à quoi, non pas se reconnaissent les hommes du groupe, mais se constitue le groupe »⁸.

Ainsi, au cours de la séance chez la psychologue, frère, sœurs, demi-frère et demi-sœur du demi-frère vont se parler, se dire les uns par rapport aux autres et constituer, au-delà des réalités génitrices, des jalousies et rivalités mimétiques, une communauté « qui naît avec le langage, et qui fait qu'après que le mot a été vraiment parole prononcée, les [...] partenaires sont autres qu'avant »⁹ et qu'entérinera la loi avec l'institution par la juge des tutelles du Conseil de Famille. Cependant, les relations entre sujets

restent toujours plus ou moins marquées par l'imaginaire : c'est là la réalité œdipienne. Et les dispositifs juridiques ne peuvent suffire à ce que ces relations puissent être « soutenues à une certaine distance » (selon une formule lacanienne) : la médiation d'un tiers symbolique s'avère nécessaire.

C'est là la fonction du père, non pas en tant que géniteur, mais en tant que NOM : « Le père est effectivement le géniteur. Mais avant que nous le sachions de source certaine, le nom du père crée la fonction du père » disait Lacan¹⁰.

Dans le roman de Marie-Aude Murail, cette fonction n'est pas dévolue au géniteur. Morlevent père reste une figure purement imaginaire. C'est le Professeur Mauvoisin, « image d'un père austère, vaguement menaçant, auquel il fallait plaire et surtout obéir » (p.140) dira Barthélemy, qui va devenir l'emblème du père symbolique. C'est de lui dont dépend la guérison de Siméon et donc la reconstitution de la fratrie. Aussi, est-ce tout naturellement qu'une fois la leucémie vaincue et les questions de tutelle et de garde réglées, qu'il rejoint la fratrie réunie au restaurant (avec Barthélemy, mais sans Josiane !). Et, quand pour la dernière fois les Morlevent prononcent leur mot de passe, par-dessus les poings empilés des conjurés, « il ajouta ses mains en tuile, tout en haut, comme on poserait un toit » (p.207).

« Permettez moi de vous exprimer toute la satisfaction que j'ai à pouvoir refermer le dossier Morlevent, dit Laurence avec une certaine solennité » (p.202) en s'adressant à Josiane, à qui elle vient de

confier la tutelle officielle des trois enfants, et à Barthélemy à qui elle vient d'octroyer un droit de garde pour Siméon et un droit de visite pour les deux filles. Un dernier geste de complicité avec Barthélemy, – le partage de carrés de chocolat assorti d'un « dommage que vous soyez de l'autre côté » -, et son rôle s'achève !

Comme Laurence Deschamps, l'éducateur est appelé à clore le « dossier » qui lui tenait tant à cœur. Certes, bien des liens, une connivence même, se sont créés dans l'accompagnement de l'enfant à travers ses histoires de famille. L'éducateur a pu, à un moment ou un autre, être identifié à une figure parentale (idéalisée, convoitée ou rejetée) du roman familial. Il a pu aussi faire face temporairement à l'absence de père symbolique, un peu à la manière de Bénédicte Horau dont l'autorité et l'engagement préfigurent ceux de Nicolas Mauvoisin. Mais, pour que l'enfant puisse enfin vivre hors de la « bienveillance des institutions » (cf. p.202), il doit pouvoir accepter sa mort éducative (selon l'expression du philosophe Jean-Bernard Paturet), ... en relisant le roman dont il est, lui aussi, un fils et non l'auteur !

1. Philippe Meirieu : *Des enfants et des hommes : littérature et pédagogie*. 1 : *La promesse de grandir*, ESF éd., 1999. (Pédagogies)

2. 3. 4. 7. Marthe Robert : *Roman des origines, origines du roman*, Gallimard, 1977.

5. 6. 8. 9. 10. Jacques Lacan : *Des Noms-du-Père*, Le Seuil, 2005.